

## CÔME

Il y a une photo d'elle sur la quatrième de couverture. En bas, à gauche. Dans un encadré. Son nom est écrit en dessous, en italique. Ce n'est pas le vrai, c'est un pseudo. Elle s'appelle Justine Lahaie. Pas Justine Florencia. Enfin, de ce que j'en sais. Ou plutôt de ce que j'en savais. Se serait-elle mariée ? Avec un Italien ? Je n'y crois pas trop. Je ne l'imagine pas avec un Méditerranéen. La Justine que je connais, elle est discrète, délicate, elle ne parle pas pour rien dire, elle ne parle pas avec les mains.

Je soupire. Voilà que je me mets à faire dans les clichés, moi aussi.

La voix d'Annick, propriétaire de la maison de la presse de Garroc-sur-Mer, me sort de ma rêverie.

— Tout le monde dit que tu la connais, c'est vrai ? Tu pourrais peut-être la faire venir en dédicace ?

Je relève la tête de la photo de Justine trop maquillée pour croiser le regard amusé de la sexagénaire.

Depuis plus de quinze ans que j'habite le village, je n'ai jamais vu aucun auteur descendre ici, à Garroc-sur-

Mer, pour venir à la rencontre d'éventuels lecteurs. Dès qu'on est plus de quatre clients dans la boutique, on se marche dessus. La gérante râle quand, inévitablement, un gros gaillard met un coup de coude involontaire dans une pile de livres ou que l'anorak d'un pêcheur venu acheter le journal dégouline sur ses présentoirs remplis de magazines qu'il ne lira jamais.

Je repose le livre à l'endroit sur la pile de quatre exposée sur la table face à moi et rejoins Annick devant sa caisse.

— Je n'ai pas envie de te partager.

Elle sourit tandis que je lui tends un euro et dix centimes contre le quotidien que je viens de glisser sous mon bras. Comme tous les matins, je lirai les informations dans les grandes lignes, la rubrique Sports en détail et je sauterai les pages Obsèques.

J'ai déjà atteint la porte quand elle me lance :

— Mais tu la connais, pas vrai ?

Je me contente d'une réponse évasive sans même prendre la peine de me retourner.

— Si tout le monde le dit.

Une bourrasque de vent m'accueille à la sortie. Les feuilles du journal s'agitent sous mon bras. Le port s'étend juste devant moi. Quelques pêcheurs s'activent sur leurs bateaux en gueulant assez fort pour se faire entendre en dépit du vent. Un peu plus loin, les habitants les plus matinaux flânent en direction du marché. Là où « tout le monde » dit que je connais Justine. Ça ne me gêne pas. Je trouve rassurant et même presque sain que les gens connaissent leurs voisins, s'intéressent à leurs vies et à leurs histoires. Du moment qu'on ne me pose

pas trop de questions, c'est bon pour moi. Mais ma sœur détesterait ça. Dans son immeuble de banlieue bordelaise, ils sont obligés d'organiser une fête des voisins, une fois par an, pour que chacun puisse mettre un visage sur le nom d'un Interphone. Même le facteur doit sonner avant de pouvoir pénétrer dans l'immeuble. Le moins qu'on puisse dire, c'est que je ne suis pas nostalgique des années où je vivais là-bas.

Je marche d'un pas rapide en suivant les traces de rouille laissées par les grosses chaînes sur la corniche. J'ai pas mal de travail qui m'attend aujourd'hui. La semaine dernière, j'ai reçu trois demandes urgentes : deux cheminées à refaire et un puits. Mais la restauration de l'église a pris du retard et je manque de main-d'œuvre qualifiée pour la taille de la pierre. Surtout depuis que Damien m'a remis son arrêt maladie. Il s'est blessé au genou pendant le dernier tournoi de foot, comme un con. On n'a même pas gagné le match. Résultat : je n'ai plus que trois gars pour faire tourner la boîte. J'ai fait jouer mes connaissances et contacté les agences d'intérim du coin mais je n'ai toujours pas réussi à le remplacer. On m'a envoyé deux jeunes. Ça n'a pas été un franc succès. Ni l'un ni l'autre ne se sont repointés le lendemain matin. Aucun ne m'a donné d'explication. Est-ce que ma tronche ne leur est pas revenue ? Ou bien c'est le boulot ? Ou ma tronche au boulot ? J'ai eu un aperçu de ce que doivent ressentir ces filles avec qui on passe la nuit sans jamais les rappeler.

Je me dirige vers l'église, mes hommes doivent m'y rejoindre pour faire le point sur l'avancée des travaux. Je souffle sur mes mains dans une vaine tentative de les

réchauffer. Ça a beau être une belle journée de mai, il n'en reste pas moins que la matinée est fraîche. Ma mère me tanne pour que je mette des gants. Des gants, au printemps ! Pour la Bordelaise qu'elle est, le Finistère, c'est la Sibérie ! Elle m'a même ramené une crème en venant me voir le mois dernier. Pff... Je mets déjà des gants quand je travaille, il faut bien qu'elles respirent un peu, mes mains... Quant à sa crème, elle a atterri à l'arrière du fourgon qui transporte le matériel et je ne l'ai plus jamais revue.

Les trucs disparaissent ici.

Les gens aussi.

## 2

# SOLÈNE

Je suis attablée dans la cuisine lorsque Vincent descend les escaliers en bois. Agacé, il essaie d'enfiler sa veste de sport tout en dévalant les marches. Je dis toujours aux enfants de ne pas s'agiter lorsqu'ils descendent mais ce n'est pas un enfant. Juste un homme immature. Je regarde l'horloge murale en face de moi. Il a quelques minutes de retard pour l'entraînement des apprentis footballeurs. Il les encadre bénévolement le dimanche matin. Rien de dramatique. Il était en retard de deux heures pour la dernière compétition d'équitation de Léa. Et il n'avait pas l'air aussi affolé. Il aurait sûrement préféré qu'elle fasse du foot. Surtout que notre fils prend des cours de dessin.

Il pousse un juron en manquant de trébucher sur la marche qu'il promet de réparer depuis plusieurs semaines. À moins que ça ne fasse déjà plusieurs mois ? Il passe à côté de moi comme s'il ne me voyait pas, avale la tasse de café que je lui ai préparée par habitude, sans prendre la peine de s'asseoir. Je songe à la facilité avec laquelle je pourrais l'empoisonner. Quelques gouttes

d'arsenic... Je chasse cette idée saugrenue de mon esprit tandis que Vincent repose le mug avec fracas sur le bois de la table. Les enfants le lui avaient offert à l'occasion de la fête des Pères, il y a quelques années. « Meilleur père du monde », je peux encore lire sur la tasse même si les lettres ont été ternies suite aux nombreux passages au lave-vaisselle. Au début, on ne le lavait qu'à la main. Il ne servait que pour les grandes occasions, genre petit déjeuner au lit ou soirée-film en famille, et on le reposait délicatement sur la table.

Vincent quitte la maison en claquant la porte sans m'adresser le moindre mot. Il ne faisait pas ça avant, non plus. J'ai l'impression que notre couple aussi est passé trop souvent au lave-vaisselle. Heureusement, Matis et Léa ont dormi chez leurs grands-parents paternels cette nuit. Ils ne les ont pas encore ramenés, c'est souvent le cas lorsque nous sommes de sortie le samedi soir. Ils voulaient qu'on profite à fond de notre soirée en amoureux. S'ils savaient...

Vincent est toujours en colère suite aux événements de la veille. Sous le choc aussi. Je ne l'ai pas habitué à ce genre de réaction. J'ai été moi-même surprise de mon audace – Vincent préfère appeler ça mon « pétage de plomb ». Avais-je trop bu ? Au point de perdre mes inhibitions ? Ou au contraire n'étais-je pas assez alcoolisée pour fermer les yeux sur le comportement de mon mari comme à l'accoutumée ? En fait, je ne suis même pas sûre que ma consommation de vin ait quelque chose à voir là-dedans. Mais pour Vincent, ça ne fait aucun doute : la boisson est responsable. Encore un point sur lequel nous sommes en désaccord. C'est

pratique pour lui de rejeter la faute sur l'alcool. Il n'a pas besoin d'aller chercher d'autres explications qui pourraient l'impliquer. Il ne se demande pas s'il a bien fait d'entrer dans le jeu de cette (belle) femme qui le draguait ouvertement sous mes yeux. Il ne se demande pas s'il m'a manqué de respect en dansant trop près d'elle, sa bouche à quelques millimètres de sa (jolie) nuque. Il ne se demande pas s'il est normal qu'il se soit retrouvé torse nu devant ses joues rougissantes. Il ne se demande surtout pas s'il a bien fait de l'embrasser en participant à ce jeu stupide de cour d'école.

« Ça va, Soso. On s'amuse, c'est tout. C'est pour rire. »

Évidemment, c'est ma faute. C'est moi qui ne sais pas m'amuser et qui n'ai pas d'humour. Mais la femme n'était pas drôle, elle était attirante. Pour Vincent, les femmes sont soit drôles, soit attirantes. Jamais les deux à la fois. C'est un concept qui lui échappe. Et à le voir lorgner sur son décolleté, il ne faisait aucun doute qu'elle ne le laissait pas indifférent.

Sans réfléchir, j'ai retiré mon pull et mon tee-shirt en les faisant passer par-dessus ma tête du même coup. En quelques secondes, l'air froid m'a saisie. Samuel fêtait ses quarante ans dans son jardin autour de grillades, de bières et de vin, musique commerciale en fond sonore. Cette dernière devait gêner les voisins à cette heure tardive mais pas autant que le bruit des conversations, des cris et des éclats de rire des convives. À la vue de mon soutien-gorge, des sifflements se sont élevés dans la nuit. Ils ont éveillé la curiosité de Vincent. J'avais toute son attention. Pour une fois ! Je me suis approchée du premier type à ma portée. Julien, je crois. (Il faudra que

je pense à m'excuser auprès d'Audrey, je dirai que c'est la faute de l'alcool.) Et j'ai plaqué mes lèvres sur les siennes en l'agrippant par le col de son polo sans lui laisser le temps de comprendre ce qui lui arrivait.

Les sifflements ont laissé place à des rires gênés. Je ne me souvenais pas qu'ils avaient été aussi consternés du comportement de Vincent quelques minutes auparavant. Je sentais le regard de mon mari peser dans mon dos. J'ai lâché ma proie et me suis retournée juste assez pour croiser ses yeux noirs où se mêlaient stupéfaction et dégoût.

« Bah quoi ? C'est drôle. Ça ne te fait pas rire, chéri ? »

\*\*\*

Yvonne éclate de rire lorsque je lui raconte mon « pétage de plomb » lundi matin, chez elle, autour d'un énième bol de café. Yvonne sert souvent les boissons dans des bols : du cidre, du café, du chocolat au lait et même des jus de fruits parfois. Elle a pourtant des verres et des tasses dans ses nombreux placards. J'aime à penser que c'est sa générosité qui s'exprime.

Je connais la vieille dame depuis une quinzaine de jours. J'ai commencé à travailler chez elle en tant qu'aide à domicile, plusieurs heures par semaine. Un mois plus tôt, elle a téléphoné à l'agence de services qui m'emploie. Elle a expliqué que son médecin l'y avait quasiment forcée. Elle n'avait pas bien compris pourquoi il insistait autant, elle n'avait pas besoin d'aide. Puis son amie Françoise s'y était mise, elle aussi. Un complot. Elle lui avait recommandé À votre service.

Par politesse, Yvonne avait écouté et noté les coordonnées de l'agence mais elle n'avait pas besoin d'aide. Finalement, dans un moment d'ennui, elle avait passé un coup de fil à mon patron. Elle était prête à faire un effort pour laisser la porte ouverte pour une de ses employées, à condition que celle-ci ne se fasse pas trop remarquer, bien sûr. Je m'y suis collée. Le directeur de l'agence me refile toujours les cas difficiles. Il paraît que j'ai un don pour dompter les personnes âgées rebelles. Il prétend savoir mon secret. Pour lui, tout tient dans l'art de combiner subtilement douceur et autorité. En vérité, les seules douceurs que j'apporte aux personnes dont je m'occupe sont des chocolats suisses. Mon frère me les envoie par colis directement depuis la chocolaterie où il travaille. Quant à l'autorité, c'est simple, j'ai surpris mon fils en train de jouer à sa Switch à 1 heure du matin, un soir de semaine, alors qu'il en était privé depuis huit jours et qu'elle devait se trouver au fond d'un placard dans notre chambre, dissimulée derrière le tas de caleçons de Vincent. Non seulement, je n'ai pas d'autorité mais en plus, je n'ai aucun talent pour le cache-cache. Pourtant, je préfère me dire que c'est Matis qui est particulièrement malin. D'ailleurs, en dépit de ses parties nocturnes sur sa console, il a de très bonnes notes à l'école.

Yvonne aussi est maligne et, comme beaucoup de mes clients, elle déteste l'idée même d'avoir recours à une aide extérieure. J'étais prête à faire face à la méfiance et à l'antipathie que je rencontre souvent au début. La première fois que j'ai eu affaire à Victor, il m'a menacée avec un fusil de chasse depuis le pas de sa porte.

Je venais juste de sonner au portillon. Par la suite, il a expliqué qu'il m'avait prise pour une intruse et avait oublié que l'agence l'avait prévenu de ma visite. J'ai agité une boîte de chocolats en guise de drapeau blanc sans oser faire un pas de plus. Il est venu les goûter au portillon et m'a finalement fait entrer. Depuis quelques années que je travaille chez lui, je ne l'ai jamais vu oublier une date d'anniversaire, une visite de ses proches ou un numéro de téléphone. Il faut croire que le chocolat fait des miracles sur la mémoire. Je suis convaincue que c'est en retournant travailler chez Victor après cet accueil peu chaleureux que j'ai gagné mes galons auprès de mon boss.

De son côté, Yvonne s'est d'emblée montré très amicale. Presque familière avec moi. Mais j'étais quand même sur mes gardes les premières heures de mon contrat, au cas où, à l'instar de Brigitte, une autre de mes clientes, elle ne se serait montrée aimable que pour mieux me faire chuter « involontairement » avec sa canne une fois qu'elle m'aurait amadouée. Puis, j'ai compris qu'il était plus facile pour Yvonne de m'imaginer comme une jeune amie qui lui rend visite régulièrement et partage un peu son quotidien que comme une professionnelle qui la ramène à son état de santé qui se dégrade et à sa perte progressive d'autonomie. Je joue le jeu avec plaisir. En deux semaines, soit quinze heures de travail, je me surprends à m'être déjà beaucoup attachée à Yvonne.

— J'aurais bien aimé être là pour voir ça ! Tu peux être fière de toi !

Je grimace.

— Mouais. Je ne suis pas certaine que ce soit très glorieux de me retrouver en soutif devant tous mes amis...

— Mais si ! Ils sont très bien, tes seins !

Je glousse. Je ne m'attendais pas à cette réponse. De toute façon, venant d'Yvonne, je ne m'attends à rien et à tout à la fois.

— C'est lui qui devrait être gêné de son comportement. Tu n'as fait que l'imiter après tout.

Je soupire.

— Il ne m'a pas adressé la parole depuis samedi soir.

— Et alors ? Sa conversation te manque ?

La réflexion est un peu brutale mais, comme souvent, Yvonne touche un point sensible. Quelle est la dernière fois où nous avons eu une vraie conversation, Vincent et moi ? Un véritable échange qui ne tourne pas autour de l'organisation de notre quotidien : As-tu pensé à acheter le pain ? Tu pourras emmener Léa à son cours d'équitation ? Quand tes parents viennent-ils dîner déjà ? N'oublie pas ton rendez-vous chez le dentiste...

Une profonde tristesse s'abat sur moi. Un peu de culpabilité aussi. Il faut être deux pour une discussion, non ? Et, à bien y réfléchir, toutes ces banalités affligeantes à propos de l'emploi du temps des enfants, du repas du soir ou des courses à faire sortent de ma bouche. Pas de la sienne. Est-ce qu'il me parlerait si je ne monopolisais pas la parole avec les petits tracas du jour ? J'aimerais le croire. Mais au fond, je sais que je ne monopolise pas la parole. Je meuble. Pour combler le vide intersidéral de nos échanges comme l'armoire en bois massif qui trône dans la chambre d'amis et dont on ne s'est jamais servi.

Je ne veux pas être une vieille armoire, vide, grosse et moche, qui plus est. Mon regard se perd dans le fond de mon bol.

Yvonne s'en rend compte. Les personnes d'un certain âge sont plus attentives à ce genre de choses. Souvent, elles remarquent même de vieilles armoires que personne n'utilise. Elle pose sa main fripée sur mon avant-bras.

— C'est quand même dommage que tu ne l'aies pas giflée, cette autre femme !

Je me force à sourire pour remercier Yvonne. Elle le mérite, elle se donne du mal pour me remonter le moral. Puis je me souviens que c'est moi qui suis censée aider cette dame et non l'inverse. Je me lève et débarrasse la table.

— De quoi avez-vous besoin pour...

Yvonne me coupe la parole, agacée.

— Oh, pitié ! Solène ! Arrête de me vouvoyer, saperlotte ! Ou c'est moi qui vais te gifler !

Le tutoiement ne vient pas encore naturellement pour moi, je ne suis pas habituée à ce genre de familiarités dans mon travail. Mais je sens que je vais m'y faire rapidement, j'ai un instinct de survie très développé. C'est ce même instinct qui me pousse à ne pas m'asseoir dans les toilettes publiques, à débarquer chez mes petits vieux avec des boîtes de chocolats et, depuis peu, à faire quelque chose pour ne pas laisser mon mariage s'enliser de la sorte. Apparemment, faire un strip-tease en public n'est pas la bonne méthode mais je vais trouver.